

Pas un esprit, mais deux

Olivier Sylvestre

Numéro 158 (1), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sylvestre, O. (2016). Pas un esprit, mais deux. *Jeu*, (158), 60–63.



PAS UN ESPRIT, MAIS DEUX

Agokwe, solo de Waawaate Fobister, présenté au
Théâtre la Chapelle en avril 2016. © David Hawe

L'auteur a traduit *Agokwe*, un solo de Waawaate Fobister, qui prendra l'affiche dans sa version originale anglaise à la Chapelle en avril. Il nous raconte ici la petite histoire de son immersion en tant que Blanc dans une tradition autochtone de l'homosexualité... ou de ce qu'il en reste.

Olivier Sylvestre

L'Autochtonie. Ça fait rêver, ça: l'Autochtonie. Avec ses vierges forêts remplies de légendes. Ses vieux conteurs en poncho au bord du feu. Ses tentes de sudation où l'on se reconnecte avec notre serpent intérieur. Ses guerriers fantasques, peau basanée, habillés en culottes à fourrure, qui fendent l'horizon sur leur cheval en fumant le calumet (pourquoi pas?). Bon... je suis un Blanc, j'ai grandi à Laval et, il y a six mois encore, je ne connaissais à peu près rien aux « Indiens », hormis de vagues clichés pas si romantiques (« C'est des alcooliques, des bébés gâtés, des pas-payeurs de taxes, etc. ») et quelques images-chocs diffusées deux, trois fois l'an au téléjournal. Cette indifférence et cette ignorance avaient assez duré.

Tout a changé après ma rencontre l'an dernier à Montréal avec l'acteur et auteur ojibwé Waawaate Fobister. Il m'a alors fait lire *Agokwe*, son *one man show* inspiré de son enfance passée dans une réserve de la région de Kenora, en Ontario. Dès les premières lignes, j'ai compris qu'on jonglait tous les deux avec les mêmes obsessions: exploration de la diversité des genres, amours impossibles, quêtes d'identité et d'absolu, urgence de vivre de personnages emprisonnés dans la norme... J'ai tout de suite voulu traduire la pièce et l'adapter, pour que nos jeunes, sur les réserves comme ceux de partout, puissent entendre cette parole-là, nécessaire, drôle et tragique, remplie d'une énergie adolescente brute. *Agokwe* (littéralement: « à l'intérieur de l'homme, il y a une femme » en langue anishinaabe) a été interprétée par son auteur lui-même une centaine de fois depuis 2008, partout au Canada, et fera escale au Théâtre la Chapelle en avril prochain.

LE MASCULIN ET LE FÉMININ

Agokwe, c'est une histoire d'amour impossible entre deux garçons, Jake et Mike, que tout sépare: la communauté, la famille, le poids de préjugés et d'interdits, résultats de l'amnésie d'une nation à l'égard de ses propres traditions. C'est Nanabush, figure bien connue des légendes algonquines, qui fait office de conteur et de maître de cérémonie. L'homosexualité (ou la transsexualité) était vue autrefois dans plusieurs communautés comme un don plutôt que comme un handicap. Beaucoup de ces nations avaient leur propre rituel pour désigner les *Agokwe*, les *two-spirit* – on disait qu'ils avaient les deux esprits, le masculin et le féminin, entrelacés dans un même corps. Plutôt que de les ostraciser et de les pousser à l'exil ou au suicide, on vénérât ces garçons pour leurs pouvoirs spéciaux au sein de la communauté. Ils faisaient office de chamans, de guérisseurs, ils interprétaient les rêves, leur altruisme était total:

« NANABUSH – L'Agokwe pouvait faire tout autant le travail des hommes que celui des femmes, pouvait enseigner aux enfants, couper du bois, fabriquer un panier, tuer un original, faire des vêtements, payer jusqu'aux confins du Grand Lac, protéger la femme et l'enfant durant la guerre, conduire une cérémonie, bref, y était pas mal l'ultime « Matante à tout faire » de la communauté. Pis si y était célibataire, y devenait très en demande auprès des veufs... » (Extrait de ma traduction.)

Bon...

je suis un Blanc,

j'ai grandi à Laval

et, il y a six mois encore, je ne connaissais à peu près rien

aux « Indiens » [...]

**Waawaate fait partie de
cette génération de
jeunes artistes autochtones
décomplexés.**

Les autres personnages de la pièce sont tour à tour personnifiés par le conteur, ce qui n'exclut pas d'ailleurs les scènes dialoguées – un bon gros défi d'interprétation! Il y a Jake, le jeune Indien capable de s'admettre gai du bout des lèvres, Mike, le joueur de hockey d'élite, qui prie pour que le Créateur change «cette affaire dégueulasse-là» qu'il a en lui, Betty, ex-alcoolique et mère de Mike, Shyanne (Marie-Gêne), la cousine introvertie de Mike, et la vicieuse Goose (Perdrix), cousine de Jake, «la pie dans le tipi», adolescente précoce qui dispense tout aussi facilement les préjugés que les rumeurs. La pièce se joue en grande partie pendant la fin de semaine d'un tournoi fictif de hockey entre les nations de la région. C'est l'occasion pour Jake de rencontrer Mike, qu'il avait aperçu devant une boutique de vêtements quelques mois plus tôt. Les événements vont se précipiter, et les embûches au désir, se multiplier, à commencer par celles qu'on fabrique soi-même, par peur de se regarder en face.

Waawaate fait partie de cette génération de jeunes artistes autochtones décomplexés. Allergique à la langue de bois, il nomme un chat un chat, et ses récits se jouent résolument dans le temps présent. S'il récupère des symboles folkloriques dans son écriture, c'est pour mieux dénoncer la colonisation et ses effets dévastateurs sur la culture, et les traditions de son peuple:

«NANABUSH – Oh, je sais que vous avez déjà toute entendu ça: les pauvres Atikamekws (Anishinaabe, dans la version anglaise), pourquoi qu'y font pas juste arrêter de boire pis en revenir? Ben je vais vous dire pourquoi. Parce qu'un coup que tu t'es fait fourrer, c'est dur de te défouerrer TOI-MÊME!»

Quand il aborde la sexualité, il ne passe pas par quatre chemins:

«NANABUSH – Moi, je pense que Mikey voudrait l'avoir dans le cul. Quoi? Je connais pas un homme, un vrai, qui voudrait pas un peu jouer avec son cul. Après tout, c'est moi qui ai demandé au Vieux en haut de le mettre là, le point G de l'homme.»

Mine de rien, Waawaate touche à un large éventail de thèmes, de l'alcoolisme à l'homophobie en passant par l'hypersexualisation des jeunes filles, la vie sur les réserves, la consanguinité, le suicide.



Lecture d'*Agokwe* de Waawaate Fobister, traduit en français par Olivier Sylvestre, au café du Théâtre Aux Écuries le 4 décembre 2015. Sur la photo : Olivier Sylvestre et Soleil Launière. © Monique Lafond

DE KENORA À LA TUQUE

Pour traduire cette pièce, il m'a fallu prendre un certain nombre de décisions. J'ai fait le choix de l'adapter pour une Première Nation du Québec où l'on parle français. Il me semblait que la langue trouverait ainsi un ancrage concret qui permettrait encore mieux aux adolescents de s'identifier aux personnages. Ayant eu des contacts avec la nation atikamekw, j'ai décidé de faire glisser l'action de Kenora, Ontario vers... La Tuque, Québec. J'ai donc trouvé des équivalences pour les noms de bars, de boutiques, d'hôtels, et les noms de famille :

« JAKE – Y a à peu près trois bars à Tuque. Y a le Vénus, où tous les vieux Indiens malpropres se tiennent – pis maintenant que j'y pense, y a des vieux Blancs malpropres qui se tiennent là aussi. Après, y a La Voûte, où tous les Blancs qui se pensent cool se tiennent, où j'irai probablement pas parce que je suis pas vraiment assez blanc. Ça, ça veut dire que je vas me ramasser à la Brass 7 (« La Brassette »), c'est là que tout le monde va. »

J'ai traduit le texte dans une langue orale très directe en tentant de ne jamais faire écran entre les mots et le public. L'auteur n'hésite pas à nous balancer des termes qu'on m'avait mis en garde d'utiliser avec la communauté : Indiens, réserves... J'ai décidé de les conserver tels quels pour en garder l'effet sur le public, pour qu'ils s'en trouvent exorcisés de leur charge maudite, à l'image de ce qu'ont fait les communautés LGBT pour désamorcer les *queer*, *fif* et autres *tapette*.



L'actualité récente a attiré notre attention sur le sort des femmes autochtones. J'ai eu envie de proposer à une actrice de défendre la parole de Waawaate (et la mienne), pour la rendre encore plus universelle. Le 26 novembre dernier, Soleil Launière, actrice d'origine innue, et moi sommes allés lire la pièce dans un foyer pour adolescents atikamekws âgés de 12 à 15 ans, à La Tuque. Je tenais à leur donner ce texte, adapté pour eux, en cadeau... et à leur partager un peu du privilège que j'ai de faire du théâtre. Avec Soleil qui se métamorphosait sous leurs yeux, j'ai pu mesurer toute la force de ce récit aussi beau que triste.

On m'a confirmé que dans les réserves autochtones la situation actuelle en matière de reconnaissance de l'homosexualité était tragique. Pour ma part, je trouve ça plutôt inspirant de rappeler aux adolescents autochtones qu'être gai (ou trans), c'est en fait être le légataire d'une tradition ancestrale, le descendant d'une lignée immémoriale d'Agokwe aux pouvoirs surnaturels, à la bonté infinie et à la beauté légendaire. Ça fait rêver, ça, non ? ●

Agokwe, solo de Waawaate Fobister, présenté au Théâtre la Chapelle en avril 2016. © Marc J. Chalifoux

Auteur et traducteur, **Olivier Sylvestre** détient un diplôme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre et un baccalauréat en criminologie. Sa pièce *La Beauté du monde* (Leméac) a gagné le prix Gratiien-Gélinas. *La Loi de la gravité*, destinée aux adolescents, vient de remporter l'Aide à la création du Centre national du théâtre de Paris et sera créée l'an prochain à Montréal et en France.